

Chapitre I

Il était environ sept heures quand deux chariots bourrés de meubles, de malles et de caisses, vinrent s'immobiliser à l'angle de la rue Flandin et de la rue Testard.

Un petit vieux, de noir vêtu, la tête ceinte d'un foulard bleu indigo, sauta d'une des voitures et entra dans le numéro 47.

Peu après, il en ressortit, accompagné d'une jeune femme qui donna l'ordre de décharger.

Cochers et coolies tombèrent la veste. Ils dénouèrent les cordes. Le juron à tout bout de champ, ils s'affairaient. Dirigeant l'opération, le petit vieux les surveillait d'un œil vigilant. Le sourcil froncé, il allait et venait, s'égosillant à leur crier des recommandations : « Faites attention à la glace !... Doucement ! vous allez érafler le vernis. » A certains moments, mécontent et agacé, il vint leur prêter une épaule et les aida à transporter un meuble qu'il estimait particulièrement précieux. Vétilleux, il ne lâcha pas les emménageurs d'une semelle. Il ne leur laissa aucun répit tant que le lit en fer et les cinq lits de camp ne furent remontés d'une façon impeccable.

A première vue, Trinh fut prise d'appréhension de ne pouvoir placer tout le mobilier dans le compartiment. Dieu merci, elle était arrivée à l'y caser tant bien que mal et n'était pas peu fière.

Elle avait fait arranger leurs meilleurs meubles dans la première pièce : un grand lit de camp en bois précieux, deux lits de camp jumeaux de même bois mais de qualité inférieure, et contre le mur et entre les lits de camp, une armoire-bibliothèque, un rocking-chair et un buffet verni.

Au milieu, entouré de six chaises, trônait un beau guéridon au pied ouvragé.

C'était un présent des Conseillers notables de la ville de Thu-dâu-môt. Ayant eu vent du déplacement imminent de leur Délégué administratif, ces derniers s'étaient cotisés pour donner à Dung cette table faite en bois précieux de leur province et par un ébéniste local.

Que Dung fût apprécié par ses chefs comme il était estimé de ses collaborateurs était le vœu le plus ardent de Trinh. Sorti troisième d'un concours de Rédacteurs des Services civils, il n'avait pas eu d'avancement depuis des années, alors que ses collègues moins brillants montaient régulièrement en grade.

Selon un fonctionnaire chevronné, pour percer dans l'Administration coloniale et se hisser au faîte de la carrière sans anicroches, il faut cultiver ces deux qualités-clés : souplesse et docilité car dans ce domaine, les avancements dépendent moins de vos mérites que de votre diligence à suivre les instructions et à exécuter les ordres de vos supérieurs. « Garde-toi, avait dit cet aîné à Dung, de faire montre d'idées personnelles et d'initiatives. Cela ne manquerait pas de mettre la puce à l'oreille aux chefs français qui t'encadrent et de les inciter à avoir l'œil sur toi... »

Mais Dung n'écoutait pas ces conseils éclairés. Il n'en faisait qu'à sa tête et ne tardait pas à indisposer ses supérieurs par son esprit frondeur. Pour éviter qu'il ne corrompît les autres, le haut lieu avait décidé de l'éloigner de la capitale et de l'envoyer en province méditer sur sa conduite. Avec un intermède de huit mois à Saigon, en sept ans quatre postes : Ha-tiên, Hon-chong, Thu-dâu-môt, Lai-Vung...

Toute à ses réflexions, Trinh fit à peine attention au vieux domestique qui se faufila à travers les meubles qu'il essayait d'une main pleine d'amour. « Les vauriens, l'entendit-elle grommeler, ils étaient quatre et n'étaient

même pas capables de faire le travail proprement. Il n'y a pas un seul meuble qui ne soit éraflé. Quand j'avais leur âge... »

Quelle heure était-ce ? Les yeux de la jeune femme errèrent à la recherche de la pendule et tombèrent sur le réveille-matin qui, par les soins de Sang, sa fille aînée, fut mis en évidence sur le buffet. Active et ordonnée, cette dernière rangeait les vêtements dans l'armoire à glace, dans la chambre.

Dix heures passées !

Après avoir recommandé au vieux domestique de débarrasser les bibelots, Trinh se hâta vers la cuisine.

Ngo, la vieille cuisinière, était tranquillement assise par terre. Elle épluchait les légumes.

Trinh fronça le sourcil : « Dépêchez-vous, bà¹ Ngo, les enfants vont arriver d'un moment à l'autre. »

Elle promena son regard autour d'elle. Affectant l'indifférence, du coin de l'œil, Ngo guetta la réaction de sa maîtresse. Sitôt revenue de son marché, sitôt sa veste enlevée et son pantalon roulé au dessus du genou, elle s'était attelée à nettoyer la cuisine et à la ranger en ordre. Mais au lieu de recueillir des compliments, elle s'entendit demander à brûle-pourpoint :

— Avez-vous lavé le riz ?

Sans se démonter, mâchonnant sa chique de bétel, Ngo dit :

— Ce riz n'est pas bien vanné, Madame, il s'y trouve encore pas mal de grains de paddy et même de sable.

— Raison de plus pour vous en occuper, répliqua Trinh sèchement. Allez prendre du riz et ajoutez à la ration habituelle la quantité d'un grand bol.

— Ce n'est pas nécessaire, Madame, ce riz gonfle beaucoup.

— Faites ce que je vous ai dit. Vous savez que les enfants ont bon appétit chaque fois qu'ils reviennent de

¹ bà : appellation réservée aux personnes âgées de sexe féminin.

vacances de chez mon grand-père. Et il y aura tante Trâm...

— Ah ! nous aurons la visite de votre parente ?

— Comme si vous ne le saviez pas, fit Trinh en haussant les épaules. Tante Trâm à qui j'ai confié la garde des enfants nous les ramène et passera quelques jours avec nous.

— J'en suis fort aise, dit Ngo. Quelle femme charmante, si simple et si gentille ! Cela ne m'étonne pas qu'elle soit à son âge demandée en mariage par quelqu'un de très bien, au dire des enfants.

Le regard de la jeune femme se fit un rien sévère. Eu égard à son âge et à ses années de service, Trinh passait sur sa familiarité, n'empêche que sa tendance au bavardage l'agaçait un peu. Une fois lancée, elle ne s'arrêterait plus.

— Mes compliments, fit Trinh ironiquement, vous êtes au courant de tout. Sachez, du moment que vous y êtes, que si modeste que soit sa condition, la cousine germaine de ma mère n'a jamais manqué de prétendants. Si elle ne s'est pas mariée, c'est qu'elle se trouve bien de son célibat. Voilà votre curiosité satisfaite. Si vous vous occupiez du riz ?

Ngo se leva en s'aidant des mains. De ses paumes ouvertes, elle épousseta le fond de son pantalon.

Ce geste acheva d'énerver Trinh qui l'attrapa aussitôt.

— Combien de fois, vous ai-je répété qu'il ne faut pas vous asseoir par terre ? A quoi servent les petits tabourets ? Je vous surprends toujours à vous épousseter et à essuyer vos mains à vos vêtements. Et que faites-vous des tabliers que je vous ai donnés ? Autre chose, je n'aime pas que vous chiquiez pendant les heures de service.

— C'est ma première chique depuis ce matin, Madame, répondit la cuisinière sur un ton d'excuse. Je ne sais où oncle Dân a mis les tabourets. Il est bien trop occupé pour que je l'enquiquine avec ces sièges dont je me passe par-

faitement. Par cette chaleur, rien n'est plus agréable que de s'asseoir à même les carreaux fraîchement lavés. Quant aux tabliers, ils sont si beaux que j'ai du scrupule à les salir. Le contact du fourneau à charbon ne leur vaut rien. A peine étrennés, ils sont dégoûtants et bons pour la lessive, tandis que ma tenue de corsaire résiste à toutes les taches. (Ce que Ngo appelait sa tenue de corsaire étaient un petit corsage sans manches et un pantalon noir retroussé jusqu'aux genoux.)

— Vous avez réponse à tout, fit Trinh en haussant les épaules.

S'étant emparée du panier de légumes, la jeune femme prit place sur le lit de camp de bambou, meuble d'usage commun le jour et qui servait de lit au vieux domestique la nuit.

— Laissez, laissez, Madame, dit Ngo, le plateau d'osier plein de riz à la main. Quand j'aurai mis le riz sur le fourneau, je m'en occuperai. Nous avons le temps.

— Nous avons le temps ! reprit Trinh d'un ton mordant. Mais, ma pauvre vieille, il est presque onze heures, votre riz n'est même pas nettoyé, les légumes ne sont pas épluchés et il reste le poisson à faire cuire.

— Ne vous en faites pas, Madame, j'aurai fini en un rien de temps. Et quand Monsieur sera de retour, le déjeuner sera fin prêt.

L'assurance teintée de vantardise de Ngo agaça la maîtresse de maison. Parce qu'une ou deux fois, elle s'en était tirée, la cuisinière croyait pouvoir se passer de son aide. Bien entendu, Ngo avait ses mérites : elle était honnête et dévouée, travailleuse et assez soigneuse. Si elle ébréçait quelques assiettes, elle ne les avait pas encore cassées. Mais ce qu'elle était devenue, elle le devait à Trinh qui l'avait initiée aux secrets de la bonne cuisine. « L'élève qui se prend pour son maître... » marmonna la jeune femme.

— Que disiez-vous, Madame ? demanda Ngo d'un ton candide.

Trinh n'eut pas le temps de lui répondre. Des voix lui parvenaient de la porte d'entrée.

— Voilà les enfants, bà Ngo, s'écria-t-elle. Dépêchez-vous de faire cuire le riz.

Elle enfila ses savates et le cœur joyeux, vola à la rencontre de ses petits.

La maison s'anima de voix et de cris d'enfants. Ceux-ci coururent en se bousculant pour prendre possession de leur nouvelle demeure. Dans leur excitation joyeuse, ils parlaient tous à la fois.

Les bagages étaient entassés sur le trottoir. Au lieu de les porter dans la maison, la jeune servante, dans ses habits de fête, avec Liêt, le dernier-né, à califourchon sur sa hanche, se pavana d'un air important et s'avisa de donner des ordres à Dân.

Cette insolence fut accueillie comme elle le méritait, par un flot d'imprécations furieux du vieux domestique.

— C'est une maison de fous ! s'écria Sang qui accourut de la pièce intérieure. Taisez-vous, ông² Dân. Allez dans la cuisine vous reposer si vous êtes fatigué, mais ne faites pas de scènes, je ne puis le tolérer. Quant à toi, grande paresseuse, rentre les bagages sans tarder ou tu auras affaire à moi !

A seize ans, ce petit bout de femme se révéla d'une étonnante autorité. Ses yeux lancèrent des éclats et son ton impérieux imposa silence à la jeune servante comme au vieux domestique.

Tout en bougonnant de fureur contenue, Dân s'en alla dans la cuisine et la bonne, la mine renfrognée, déposa sans aménité Liêt sur un lit de camp. Celui-ci, un enfant de deux ans, se mit à crier.

Hanh et Loan qui s'amusaient à regarder les dessins ornant le haut des murs, vinrent à leur frère pour le calmer.

² ông : appellation réservée aux personnes âgées de sexe masculin.

— Laissez-le crier ! ordonna Sang. Je ne veux pas qu'on coure satisfaire ses moindres caprices. Il est déjà trop gâté. Puis, ne restez pas là, ajouta-t-elle agacée, à me regarder les bras ballants. Rendez-vous utiles. Toi, Hanh, occupe-toi des affaires des petits et toi, Loan, va mettre la table. Que je vous reprenne à bayer aux corneilles !

Pivotant sur ses talons, elle se tourna brusquement vers Hoa et Cang qui se poursuivaient à travers les meubles.

— Allez jouer dehors ! cria-t-elle.

La petite fille et son cadet s'arrêtèrent pile en voyant la règle que leur sœur aînée brandissait au-dessus de leur tête. Le ton et l'expression de cette dernière leur dirent d'obéir sur-le-champ. Echangeant un clin d'œil d'intelligence, ils s'en allèrent dans la cour.

Quand l'ordre fut rétabli, Sang se laissa tomber sur une chaise en exhalant un soupir. Puis son front se plissa. Elle eut l'impression d'avoir oublié quelque chose ou quelqu'un.

En effet, Manh, l'avant-dernier-né, avait échappé à son contrôle. Il était dans la cuisine à tourner autour de la cuisinière, à tirailler les pans de son corsage.

— J'ai faim, bà Ngo, si grand-faim ! ne cessa-t-il de répéter de sa petite voix plaintive.

— Attends, mon petit chou, que je m'occupe du poisson.

La voix de la vieille femme se fit étonnamment douce et tendre mais n'apaisa pas la faim du petit garçon de quatre ans.

— Oh ! j'ai oublié ! s'écria Ngo en baissant un regard plein de malice vers l'enfant.

— C'est pas possible ! repoussa Manh en trépignant, à bout de patience et au bord des larmes.

Prestement, sans quitter le petit garçon des yeux, la cuisinière souleva le couvercle d'une boîte, saisit rapidement quelque chose dans sa main droite qu'elle cacha derrière son dos.

— Mon petit cœur, j'ai vraiment oublié !

Mais le manège n'avait pas échappé au bambin dont les yeux se mirent à briller de convoitise.

— Donnez-le moi, donnez-le moi ! supplia-t-il.

Il attrapa la main dont il resserra les doigts. Il s'empara avidement du nanan enveloppé de feuille de bananier. Oh ! merveille ! C'était un petit gâteau croustillant.

— Oh ! bà Ngo ! bà Ngo ! gloussa-t-il de joie et de gourmandise.

Et tous les deux de rire.

Ngo claqua deux baisers sonores sur les joues rondes et fraîches et retourna à son poisson pendant que Manh fourra le gâteau dans sa petite bouche.

Chapitre II

Cependant Trinh manifesta sa joie de revoir tante Trâm.

Assises sur l'un des lits de camp de la pièce intérieure, tante et nièce bavardaient. Telle une fleur de serre, Trinh était fine et délicate, une bourgeoise dans l'acception du mot. Assez grande, de constitution robuste, Trâm avait le teint basané par le soleil et les mains abîmées par les travaux domestiques. Son nez aux narines retroussées, en déparant son visage rond, lui donnait en revanche un air spirituel assez inattendu et amusant. Bien qu'elle chiquât du bétel à ses moments perdus, elle prenait grand soin de ses dents qui étaient bien rangées et d'une régularité parfaite.

En l'écoutant parler, Trinh pensa à la réflexion de Ngo et ne put s'empêcher de lui demander :

— A propos, où en êtes-vous avec votre Chef de Canton énamouré ? Décidez-vous de vous marier avec lui ?

— Me marier ? – Trâm ria – A quarante trois ans, je me trouve encore bien jeune pour partager les responsabilités d'un veuf. Dans dix ans, je reconsidère la question.

— Un statut social n'est pas à dédaigner, Tante. Il est riche et ses enfants sont bien élevés. Vous qui aimez les enfants...

— Je me contente des vôtres que j'aime et qui m'adorent. Vous savez, il suffit que je les menace de me marier pour qu'ils soient bien sages. – Trâm sourit, le regard voilé de douceur et de tendresse. -

Trinh lui pressa la main :

— Vous êtes d'un dévouement sans bornes et je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Que je fasse

mes couches ou sois alitée, vous accourez à mon appel, quittant mère et maison pour prendre soin de mes petits. Mais votre bonheur doit passer avant tout et vous devez penser à vous-même...

— Oh ! ne vous en faites pas pour moi, fit Trâm en détournant son regard comme si elle eût été gênée par les paroles de Trinh. Maman et moi, nous avons peu de besoins et les ressources dont nous disposons nous assurent une vie décente. Je suis libre d'aller et venir quand je veux sans que personne trouve à redire. Je ne vois pas pourquoi j'aliénerai mon indépendance pour un acte civil qui a ses servitudes.

— Mais qu'en pense Grand-tante ?

— Maman ? Comme toutes les mères, elle aimerait que je sois établie. Elle ne serait pas fâchée d'avoir pour gendre un Chef de Canton cossu mais elle ne cherche pas à m'influencer.

« Elle le voudrait qu'elle ne pourrait pas » pensa Trinh.

A l'âge où les jeunes filles rêvent au Prince charmant, Trâm avait dû se débattre pour faire vivre sa mère et s'acquitter des dettes que lui avait laissées son père – fils à papa, vaurien et débauché impénitent, telle avait été la réputation de ce pauvre sire -.

Au lieu de se laisser abattre par l'adversité, Trâm y faisait résolument face avec une vaillance qui forçait l'estime. Si ces épreuves l'avaient fanée avant l'âge, en revanche, elles avaient trempé son caractère. L'assurance éclatait dans son langage et dans ses gestes. La maturité de son esprit faisait de sa présence une compagnie réconfortante pour son entourage.

« Et dire qu'elle n'avait que cinq ans de plus que moi. » pensa Trinh. Elle se surprit à soupirer après cette sérénité qu'elle ne posséderait peut être jamais. La voyant tout à coup songeuse, Trâm demanda :

— Comment va Dung ? Vous ne m'avez pas encore rien dit sur lui.

— Il va bien. En général, ce n'est pas sa santé qui me donne des soucis, mais son caractère...

Et Trinh parlait des prières qu'elle avait faites, de ses offrandes aux divinités pour que l'humeur de son mari se maintînt égale et tranquille, pour qu'aucun démon ne l'incitât à faire des siennes et à mécontenter ses chefs.

— Mes vœux ont été exaucés, conclut-elle. Et nous voilà revenus d'exil à Saigon.

Elle montra à Trâm ses autels.

— Je les groupe dans ce couloir parce qu'il n'y a pas d'autre endroit.

Trâm jeta un coup d'œil distrait à l'autel des ancêtres avec ses ornements classiques : chandeliers, brûle-parfum... Mais elle admira le dispositif ingénieux d'un support en bois permettant de loger en dessous l'autel du Génie du Foyer et en dessus, l'autel réservé aux Patrons des maîtres de céans.

— Rien n'y manque, fit Trinh non sans fierté : le marchepied pour accéder à l'autel supérieur, la petite natte pour les prosternations, et, accrochés à une patère, le chapelet d'ambre et la robe blanche pour le culte. Chaque soir, je fais régulièrement deux chapelets, ajouta-t-elle d'un ton confidentiel, vœu fait à la Déesse de la Miséricorde, pour que Dung n'ait pas d'égarement...

— Et alors ? demanda Trâm.

— Depuis bientôt une année, il a été sage. Puis elle soupira : Pourvu que cela dure !

Mais Trâm tressaillit légèrement. Elle tourna son regard vers la porte. Un homme de taille moyenne, bien bâti, aux maxillaires agressifs, poussa la grille. C'est Dung qui rentra de son travail. Il appuya sa bicyclette contre la balustrade de la véranda.

— Ha ! vous voilà ! s'écria-t-il d'un ton accueillant. J'espère que sous votre bonne garde, mes enfants sont sains et saufs.

Les yeux de Trâm s'éclairèrent :